

# Elémentaire, mon cher Watson !

Après Jerry Lee, Carl Perkins et Johnny Cash, Doc Watson — l'homme tranquille — s'est égaré à Paris. Ce ne fut pas une de ces soirées tapageuses dont les échos font les lendemains bruyants de la presse à sensation. Ce pèlerinage à l'Olympia, beaucoup l'avaient fait en cette soirée du 21 avril, un peu par hasard, puisque la publicité de cette venue avait été réduite à sa plus simple absence d'expression : tous par amour, ils étaient là ! Et c'est en cela que ce fut une soirée exceptionnelle.

En première partie — aucune mention de son nom à l'affiche — un "old-timer" chevronné, dont nous avons longuement parlé récemment. A une époque où l'on déplace micros et caméras pour un Prix Eurovision en direct et en sucre d'orge, il est évident qu'un Derroll Adams seul sur une scène avec sa voix, son banjo et son immense amour des hommes, risque de passer inaperçu... et pourtant ! Pas facile de se produire avant Doc Watson : le public, fin gourmet, néglige souvent le hors d'œuvre et — dans sa précipitation — n'a qu'une idée en tête : passer directement au plat de résistance.

Qu'il ouvre un peu ses oreilles et son cœur à ce que lui raconte confidentiellement Derroll et si son banjo avait eu assez d'audace pour se mêler au chant des guitares de la famille Watson... nous aurions assisté à une fête fantastique ! Merci à Jean-François Millier pour ce petit tour de force : aller dénicher ce vieux briscard du Folk de sa rue tranquille d'Anvers et le convaincre de venir jouer à Paris pour quelques radoteurs qui croient toujours en lui !

Derroll propose ses chansons sans élever la voix, la malice au coin des lèvres. Son banjo murmure sans frime les mélodies plus qu'il ne les souligne. La discrétion de son jeu ajoute encore à son charme et à sa sensibilité. "Je suis ému de jouer avant un type comme Doc !". Ne le croyez pas trop : le bougre en a vu d'autres et il fallait les entendre discuter dans la loge pour comprendre que leur complicité d'un soir ne s'arrêtait pas à la musique. Les mêmes espoirs et les mêmes chansons ont bercé leur adolescence. Maintenant c'est à leur tour de transmettre l'héritage...

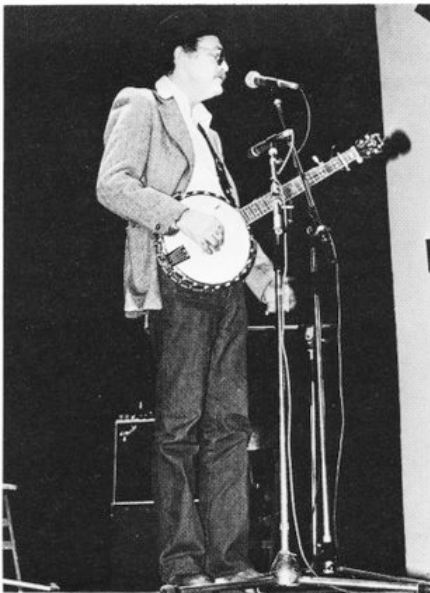
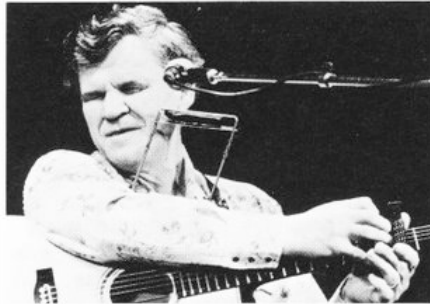
Eternelle introduction avec "Mule-skinner blues", puis "Freight train blues", le ton est donné. Quelques explications préliminaires pour l'histoire de "Darling Corey", et pour "Oregon", sa terre natale.

Au deuxième concert, il s'assied pour chanter "Dixie Darling" et dialogue avec son instrument : "Hey, banjo, do you speak French ? — No !". Si ce genre de subtilité franchit parfois difficilement les grands espaces, c'est que, de surcroît, la barrière de la langue anglaise tempère les enthousiasmes et rend moins accessible son humour scénique. Ceci peut expliquer la petite déception de certains. Ne boudons pas ce dernier survivant d'une époque déjà entrée dans la légende : il a besoin de notre soutien maintenant et non pas lorsqu'il aura rejoint Woody Guthrie et Cisco Houston pour un dernier Hootennany de tous les diables !

Pour conclure, "Rich and ramblin' boys" avec un petit clin d'œil à Jack Elliott qu'il dépeint comme étant quand même "the biggest rascal of all !"

Derroll Adams joue et chante à l'économie pour mille personnes comme pour dix, mais — avec quelques bières de plus — il pourrait nous raconter beaucoup d'histoires et la nuit n'y suffirait pas : la route est longue de Portland à Paris ! Remercié chaleureusement pour son authenticité, le vieux cow-boy est reparti avec Dany et la petite Rebecca vers ce plat pays qui est celui de Julos Beaucarne, un autre vagabond aux rêves identiques.

Doc Watson arrive tout droit de



Zürich, flanqué de ses deux complices : Merle Watson et Michael Coleman. L'ovation qu'ils reçoivent dès qu'ils sortent de l'ombre, en dit long des espérances du public. Un homme de la trempe de Doc Watson ne peut décevoir et il n'en a pas la moindre intention : à peine assis, les guitares se déchaînent, la voix se place et la basse fait le reste...

Sur la rive droite, Doc a pu se croire à l'Université d'Harvard ou à l'U.C.L.A., tant ce public parisien connaît ses chansons. Maître incontesté du "flat-picking", il n'a pas hésité à ouvrir son répertoire traditionnel aux sonorités plus électriques sans que les fidèles crient à l'imposture. En effet, "Tom Dooley" voisine avec "Summertime" et "Tennessee stud" précède "Blue suede shoes" sans la moindre gêne. Dès "Brown's ferry blues", un climat de confiance s'instaure et une communication émouvante s'établit entre la salle et les musiciens, bien au delà du regard. Doc est entré dans le jeu sans détour et sa démonstration a pris toute sa valeur : un jeu direct, dense, touchant. C'est un messager incomparable pour porter la bonne parole, en musique.

Dans "Mama don't allow no music" chacun a l'occasion de faire preuve de son talent : Doc et Merle rivalisent de prouesses et Michael sort de sa réserve.

Le deuxième concert est plus improvisé en raison de petits problèmes de sono, mais ceci ne parvient pas à entamer le moral du maître, qui se débrouille seul tandis que Michael et Merle se battent avec les fils électriques ! Tout s'arrange pour "Black mountain rag" et "Freight train boogie" qui déclenchent les applaudissements, ainsi que "T for Texas" avec un yodel garanti Rodgers à faire craquer Jerry Dixie !

Après "All I have to do is dream" et "Shady grove", un petit pot-pourri de Rock'n'Roll pas pourri, histoire de se faire plaisir. "Tutti frutti" pour un folkie grisonnant mais que la guitare démange encore et... pour longtemps !

Quand c'est fini, on ne veut pas y croire et les bravos redoublent. Comment rester insensible à cette demande ? Doc revient et joue "Dixie" à l'harmonica en guise d'au revoir.

"Thank you, folks, and may God bless you, good night !"

Doc Watson à l'Olympia, ce fut le Doc Watson de toujours : celui qu'il entend demeurer, aussi libre vis à vis des modes que de la politique, animé de cette "force tranquille" qui lui confère un prestige inégalable. C'est l'histoire toute simple d'un homme qui veut transmettre son amour de la musique ; qui fait vivre la Country, le Jazz, le Folk et le Blues en liberté ; qui collectionne dans sa tête une foule immense de ballades et de mélodies diverses pour nous en faire profiter à domicile.

C'est un baladin aux yeux clos qui parcourt le monde pour le plaisir de nous chanter la vie, avec l'espoir d'être entendu de quelques uns...

S'il avait encore le moindre doute sur l'utilité de sa démarche, nos applaudissements lui ont prouvé le contraire.

Elémentaire, mon cher Watson et à très bientôt, Monsieur Doc !